

L'effet Derome ou comment Radio-Canada colonise et aliène son public

André Belleau

Volume 22, Number 3 (129), May-June 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Belleau, A. (1980). L'effet Derome ou comment Radio-Canada colonise et aliène son public. *Liberté*, 22(3), 3-8.

tribune

L'effet Derome ou comment Radio-Canada colonise et aliène son public

ANDRÉ BELLEAU

Soit un événement, toujours le même, rapporté par des personnes différentes en des circonstances différentes. Tout ce qui nous apparaîtrait propre à chacun de ces actes de langage, présent dans l'un et absent dans l'autre, relève du plan de l'énonciation. Le terme désigne l'ensemble des marques qui indexe et signale celui qui parle dans ce dont il parle, l'ÉNONCIATEUR dans certains éléments de l'ÉNONCÉ, une DICTION dans un DIT. Personne n'ignore plus l'importance considérable de cette dimension du langage : souvent, comme on sait, c'est moins le sens que l'énonciation qui souligne, affiche l'appartenance sociale et culturelle, les valeurs partagées par le groupe, le mépris ou l'estime, l'injonction ou la soumission. En de nombreux cas, les déterminations énonciatives — tout ce qui dans l'énoncé peut avoir une fonction de communication — tendent même à constituer l'essentiel du message, d'autres aspects notables se trouvant de ce fait inopérants.

Prenons l'exemple fort instructif du français de Pierre-Elliot Trudeau, fréquemment erroné tant du point de vue de la syntaxe que du lexique. Ce caractère n'est curieusement

pas perçu dans les situations concrètes de parole où l'on entend Trudeau : ce qui opère réellement alors, c'est l'absence de la prononciation paysanne (que la grande majorité des Québécois a gardée de ses ancêtres). Cette simple « non-présence » d'une marque énonciative suffit, dans la situation socio-linguistique qui est la nôtre, à créer l'impression que Trudeau parle bien, mieux en tout cas qu'un autre Québécois dont le français serait, lui, correct mais grevé de l'accent paysan. Naturellement, il ne faudrait pas s'arrêter à cette observation mais se demander, dans un deuxième temps, pourquoi, dans notre milieu, un trait purement relatif à l'expression s'avère plus significatif qu'un trait qui engage le contenu (la conformité au code linguistique). Or déjà, ce seul exemple permet de constater, par ses prolongements, que le plan de la langue ne saurait jamais, pour la réflexion, être conçu comme dernier et suffisant. Tout est signifiant dans le langage à condition de ne pas s'arrêter en chemin : ce qui immobilise trop souvent la pensée dans son mouvement vers la réalité « extra-linguistique », c'est la tentation de fétichiser le lexique à la façon des puristes, ou bien la prononciation propre à une classe, un groupe, ou encore, mais sur le mode négatif, le code lui-même à l'instar de certains idéalistes gauchistes qui voient dans la langue le théâtre même de la lutte des classes.

Mon petit préambule avait pour but de poser sous l'éclairage théorique convenable la question qui constitue l'objet de cet article : pourquoi Bernard Derome tient-il tant à montrer qu'il sait l'anglais ? Pour être plus précis, qu'est-ce qui le fait, au *Téléjournal*, prononcer infailliblement « Râabeurte Enn'drusse » les mots « Robert Andras » écrits sur une dépêche ? Ou « Pi-ss-bi-dji-mm » pour P.S.B.G.M. ? Et « Aille-àréré » toutes les fois qu'il lit I.R.A. ? C'est à ce point que ma mère, qui ignore l'anglais, manque chaque soir la moitié du *Téléjournal*. Soir après soir, en effet, nous sommes les témoins ahuris d'une bonne dizaine de changements du français à une autre langue, en l'occurrence l'anglais. Et, justement, cela s'appelle changer de code au beau milieu du message. Pour suivre les informations télévisées du réseau français de Radio-Canada, il paraît donc indispensable de connaître deux

langues. (Il n'échappera à personne, sauf sans doute aux speakers de Radio-Canada et à leurs patrons, que lorsqu'un Québécois lit dans son journal *Camp David*, *Robert Andras*, *Cyrus Vance*, *Washington*, *Dallas*, les sons qui accompagnent cette lecture sont ceux de sa langue maternelle, à moins que l'on ignore aussi, à Radio-Canada, que chaque langue a sa phonologie propre.)

Pour mieux illustrer la portée de ce singulier phénomène, il convient de le mettre en rapport avec un comportement linguistique différent. Nous sommes à Radio-Canada (toujours...). Il s'agit cette fois d'une émission de politique internationale. Or l'un des invités, un Américain, correspondant de l'hebdomadaire *Newsweek*, parle du président « Cartère » (Carter), des difficultés que ce dernier éprouve à « Ouaching-tonne » (Washington). Cet anglophone avait compris ce que n'a pas encore saisi (pourquoi ?) Bernard Derome : lorsqu'il parle français, il adopte spontanément les sons du français. Considérons, de ce point de vue, le *Téléjournal* comme un texte sonore. Certains soirs, le sens de ce texte n'est pas que les prix montent ou que Claude Ryan baisse (attention, typo !) mais plutôt que Bernard Derome sait l'anglais. On dira, en termes plus techniques, que les modifications codiques y oblitérent le référent. Cela peut atteindre des proportions grotesques, comme le fameux « Kèmm'p Dééveude » (*Camp David*) que nous avons dû supporter pendant des mois. Alors qu'il aurait été si simple (et normal) de dire *Camp David* en français, il fallait entendre Derome « hyperprononcer » les saintes syllabes, mordre voluptueusement en elles, en ajouter et en remettre avec un acharnement étrange. Décidément, Derome a l'anglais obscène.

Tout le monde, bien sûr, se félicitera de ce que quel qu'un sache l'anglais ou toute autre langue. Mais pourquoi, diable !, encore une fois, tant tenir à ce que nous le sachions de cette façon ? Imaginons, pour mieux saisir l'incongruité du phénomène, une personne qui, chaque fois qu'elle s'exprime en italien, cherche à signaler par divers moyens qu'elle connaît l'allemand. On dira qu'il s'agit là d'un procédé évidemment destiné à attirer l'attention de l'auditeur sur quelque chose d'important qui ne doit pas être cherché dans le

contenu même du message, qu'en fait, ici, le contenu véritable n'est précisément pas le contenu.

La vraie question se présente donc maintenant comme ceci : qu'est-ce que le *Téléjournal* a pour fonction de dire et dit effectivement lorsque Bernard Derome parle anglais à travers le français ? J'ai employé ci-dessus à dessein le terme « signaler » : le signal, contrairement à l'indice, est une marque volontaire. Et c'est en effet un système délibéré, intentionnel qu'on voit se dessiner dans l'étonnante phonologie radio-canadienne. La généralité même du phénomène suffit à le montrer : c'est par exemple André Vigeant, à la radio, s'adressant dans une interview au pianiste « Tcharlze » (Charles) Rosen... Ou l'excellent Henri Bergeron qui, présentant un concert de l'Orchestre symphonique de Boston, annonce que le soliste sera le violoniste « Djauseuf » (Joseph) Silverstein. Dans la bouche de Normand Harvey, Dunkerque (la patrie de Jean Bart) se transforme en une ville du Texas tandis que Max Ernst, prononcé « Eurnste », devient un peintre américain. Mais la palme, ici comme en bien des choses, revient à Bernard Derome pour lequel le prénom de l'homme politique africain Robert Mugabe se prononce obligatoirement « Rââbeurte ». On subodorera, dans ce cas extrême, une sorte de perverse jouissance.

Observons que les règles du système ne sont pas nécessairement simples. Ainsi, pour ne prendre que le corpus deromien, Windsor, Vancouver, Miami se prononcent comme des mots français mais non Edmonton, Camp David, Halifax (Bernard Derome aspire le « h » avec une telle conviction qu'on se met à craindre pour lui : ne va-t-il pas avaler le micro ?). Ces inconséquences ne sont sans doute qu'apparentes. Pour ma part, devinant à l'oeuvre, derrière ces aberrations, des directives ineptes et une linguistique de colonisé, je m'attends à ce que Radio-Canada m'apprenne un jour que l'écrivain « Rââbeurte Meurle » (Robert Merle) a obtenu le Nobel ou que j'aurai le plaisir d'écouter la symphonie de « Siiiizeûre Frrrinque » (César Frank). Je me demande encore comment ils ont pu annoncer la mort de Saint-John Perse...

La question, on s'en est déjà aperçu, s'offre en des termes et selon une perspective se situant à mille lieues de tout pu-

risme (y compris celui qui souhaiterait que tout le monde ait l'accent du seizième arrondissement). D'une part, c'est une évidence, le système des sons d'une langue constitue une composante de celle-ci aussi primordiale que celui de la syntaxe ou du lexique. De l'autre, les signaux de l'énonciation sont perçus concrètement comme des effets du message. On a essayé ici de voir un peu ce que je propose d'appeler « l'effet Derome », du nom d'un de ses plus notables agents. En d'autres mots, que disent, que font les émissions de Radio-Canada qui produisent cet effet ?

Je crains qu'il ne faille renoncer à l'idée assez répandue que Radio-Canada s'emploie à l'amélioration du français. C'est le contraire qui se produit — et depuis longtemps — à moins de s'imaginer que l'essentiel ici réside dans les listes de « dire » et « ne pas dire ». Mieux vaut justement dire « puck » au lieu de « rondelle » et que le système phonologique et phonétique de notre langue ne se trouve pas expulsé et rendu honteux. Depuis des années, moyennant l'effet Derome, Radio-Canada répète inlassablement à ses auditeurs que les sons de leur idiome sont tout juste bons pour les choses familières et le milieu proche, que ces sons au statut très particulier doivent se taire et faire place nette aussitôt que l'AILLEURS surgit, bref que le français est inapte à PRONONCER le monde, à le dire au sens strict, physique du terme. Bien plus — et peut-être est-ce encore plus grave — certaines variétés de l'effet Derome (voir plus haut au sujet de Max Ernst, Dunkerque, Robert Mugabe) tendent à faire croire au public que toute *altérité* est de soi anglaise et qu'elle forme ainsi l'horizon. Mais elle arrive à le former pour mieux le fermer. Situation normale : la langue accueille selon son propre système phonique la diversité linguistique (et culturelle). Modèle imposé par Radio-Canada : la langue est incapable de recevoir la pluralité, elle doit se soumettre au système des sons de la langue unique : l'anglais. D'ailleurs, cette pluralité n'existe plus puisque Max Ernst et Oswald Spengler sont américains et Dunkerque une ville du Texas...

L'une des conditions essentielles pour qu'un petit peuple comme le peuple québécois se sente un peu à l'aise dans sa langue et sa culture, c'est la prise de conscience aiguë, cons-

tante, renouvelée, de la diversité linguistique et culturelle du monde. Il faudrait se tuer à dire aux Québécois : non ! il n'y a pas que l'anglais, même en Amérique du Nord ! Non ! il y a bien d'autres langues importantes sur la terre, plusieurs cultures de premier plan. L'unilinguisme québécois, fait politique, social, collectif, doit s'accompagner sur le plan individuel, comme chez les Danois, les Hollandais, les Hongrois, d'une sorte de passion pluriculturelle. C'est la carte opposée que joue Radio-Canada. Tout se passe comme si l'effet Derome (que l'on peut définir comme une forme particulièrement efficace de mépris et de dégradation d'une langue par le biais d'interventions sur le signifiant) traduisait une peur profonde et inconsciente : celle d'un français porté au bout de lui-même linguistiquement, entièrement et librement déployé. Mais Dieu sait où cela peut mener : langage complet, public, libre, etc. Il faut bien rétrécir, diminuer quelque part. Comme il serait gênant d'opérer sur la grammaire et le lexique — c'est trop visible — on se bornera à des actions phonologiques.

Peu importe comment on essaie d'élucider l'effet Derome, il demeure, vu son caractère général, constant, et la façon dont il modifie la relation transactionnelle émetteur-auditeur, une manifestation indubitable de colonisation et d'aliénation culturelles.